



LINWOOD BARCLAY

D'ORIGINE
INCONNUE

"Son meilleur livre à ce jour."
STEPHEN KING



Né aux États-Unis en 1955, Linwood Barclay émigre à Toronto au Canada avec sa famille alors qu'il a à peine quatre ans.

Tout en suivant des études, il exerce divers petits boulots avant d'entamer une carrière de journaliste en 1977, aussitôt son diplôme de littérature anglaise obtenu.

Il commence dans un petit journal local, passe ensuite quelque temps au *Oakville Journal Record* et finit par entrer en 1981 au *Toronto Star*, le quotidien le plus distribué au Canada. Il passe par tous les postes, gravit tous les échelons avant de devenir, en 1993, le chroniqueur le plus populaire de la page "Vie quotidienne". Il se retire du journalisme en 2008.

Il se lance dans l'écriture en 1995 et publie quatre ouvrages humoristiques de 1996 à 2000 ainsi que quatre thrillers de la série "Zack Walker" de 2004 à 2007. Après le succès de *Cette nuit-là*, *Les voisins d'à côté*, son deuxième roman, est couronné par le *Arthur Ellis Award* au Canada. Suivront une vingtaine de romans, dont *Contre toute attente*, adapté en mini-série sous le titre *L'accident*, avec Bruno Solo dans le rôle principal ; *Fenêtre sur crime*, sélectionné pour le Grand prix des lectrices de ELLE en 2015 ; ou encore *La fille dans le rétroviseur* qui a obtenu le Prix Saint-Maur en poche catégorie Coup de cœur de la Griffes noire en 2015 également. En France, tous ses titres sont disponibles en poche aux Éditions J'ai lu.

Régulièrement en tête des ventes en Angleterre, traduit dans une dizaine de langues, Linwood Barclay s'affirme comme un auteur majeur du polar. Il vit à Burlington, dans l'Ontario, avec son épouse et ses deux enfants.

D'origine inconnue

DU MÊME AUTEUR

Cette nuit-là, Belfond, 2009 ; J'ai lu, 2011
Les voisins d'à côté, Belfond, 2010 ; J'ai lu, 2012
Ne la quitte pas des yeux, Belfond, 2011 ; J'ai lu, 2012
Crains le pire, Belfond, 2012 ; J'ai lu, 2013
Mauvais pas, Belfond, 2012 ; J'ai lu, 2013
Contre toute attente, Belfond, 2013 ; J'ai lu, 2014
Mauvais garçons, Belfond, 2013 ; J'ai lu, 2014
Fenêtre sur crime, Belfond, 2014 ; J'ai lu, 2015
Mauvaise compagnie, Belfond, 2014 ; J'ai lu, 2015
Celle qui en savait trop, Belfond, 2015 ; J'ai lu, 2016
Mauvaise influence, Belfond, 2015 ; J'ai lu, 2016
La fille dans le rétroviseur, Belfond, 2016 ; J'ai lu, 2017
En lieux sûrs, Belfond, 2017 ; J'ai lu, 2018
Fausse promises, Belfond, 2018 ; J'ai lu, 2019
Faux amis, Belfond, 2018 ; J'ai lu, 2020
Vraie folie, Belfond, 2019 ; J'ai lu, 2020
Champ de tir, Belfond, 2020 ; J'ai lu, 2021
Du bruit dans la nuit, Belfond, 2021 ; J'ai lu, 2022
Le vertige de la peur, Belfond, 2022 ; J'ai lu, 2023

Vous pouvez consulter le site de l'auteur à l'adresse suivante :
www.linwoodbarclay.com

LINWOOD BARCLAY

D'origine inconnue

Traduit de l'anglais (Canada)
par Renaud Morin



Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les faits et les dialogues sont issus de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait purement fortuite.

TITRE ORIGINAL

Find you first

ÉDITEUR ORIGINAL

HQ, une marque de HarperCollins Publishers Ltd, Londres

© NJSB Entertainment Inc., 2021. Tous droits réservés.

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© Belfond, un département place des éditeurs, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Neetha

Prologue

Banlieue de Springfield, Massachusetts

Todd écouta le téléphone sonner, attendit que quelqu'un décroche. Deux sonneries, trois. Il fallait laisser le temps à ces vieux d'arriver jusqu'à l'appareil. Ils devaient parfois s'aider d'un déambulateur, quand ils ne se déplaçaient pas en fauteuil roulant. Même s'ils avaient un téléphone sans fil à côté d'eux, celui-ci disparaissait très souvent dans les plis de leur fauteuil inclinable et, lorsqu'il se mettait à sonner, ils n'avaient aucune idée de ce que c'était.

— Allô ?

Bon, très bien. Une femme, et qui avait l'air âgée. Il fallait faire attention. Parfois, leurs enfants étaient en visite à la maison de retraite et, si c'était l'un d'eux qui répondait, la meilleure chose à faire était de raccrocher. Ils auraient immédiatement soupçonné quelque chose.

— Grand-mère ?

C'était toujours au petit bonheur la chance. Avait-elle seulement des petits-enfants ? Et si c'était le cas, y avait-il des garçons dans le lot ?

— Eddy ? répondit la vieille dame.

Bingo.

— Oui, oui, c'est moi, Eddy, dit Todd. Oh, grand-mère, je suis si content de t'avoir au téléphone !

— Comment vas-tu ? Attends, attends, laisse-moi baisser le son de *Jeopardy* !. Ça fait si longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles. Ton père devait passer l'autre jour, et je l'ai attendu encore et encore, mais...

— Grand-mère, j'ai des ennuis.

— Quoi ?

— J'ai des ennuis et tu es la seule à pouvoir m'aider.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle avec une voix empathique. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai été arrêté.

La vieille dame hoqueta.

— Oh non ! Eddy, où es-tu ?

— Au poste de police, dit-il – ce qui, bien sûr, n'était pas vrai.

Todd était assis à la table de cuisine de son mobil-home. Devant lui, un ordinateur portable flanqué d'une canette de Bud light et d'une part de pizza entamée.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Ce n'est pas ma faute. On m'a fait une queue de poisson et j'ai fait un écart. J'ai voulu éviter cette dame qui avait une poussette. Tu vois ? Avec un bébé dedans.

— Oh ! mon Dieu...

— J'ai percuté un arbre, mais les flics ont trouvé des trucs dans la voiture, des trucs qui n'étaient absolument pas à moi, qu'un de mes copains avait laissés là, et il n'y avait que quelques grammes, mais comme c'était dans ma voiture...

ils me gardent en détention préventive, sauf si je paye la caution. Je ne sais pas ce que je vais faire.

— Eh bien, tu dois appeler ton père. Il va...

— Non, je... je ne peux pas. Il me tuerait. Il va me falloir du temps pour expliquer ce qui s'est passé, et tu sais comment il est. Il serait capable de me laisser ici, histoire que ça me serve de leçon, ce qui ne serait pas juste, parce que, honnêtement, ce n'était pas ma faute, et en attendant je dois payer cette caution et...

— Il y en a pour combien ?

Todd se sourit à lui-même. Il avait ferré sa proie. Il ne lui restait plus qu'à la hisser sur le bateau.

— Deux mille cinq cents, dit-il. Je n'ai pas cette somme... et ça me fait mal de demander, mais...

— Si tu ne payes pas, combien de temps te garderont-ils en prison ? demanda-t-elle d'une voix de plus en plus inquiète.

— J'en sais rien. Quelques jours, je suppose. Ils vont me coller avec les autres. Il y en a certains, je t'assure... Ils sont balaises et vraiment méchants et probablement... J'espère juste que personne n'essaiera de... je veux dire, tu sais ce qui peut arriver à un petit jeune en prison.

Est-ce qu'il n'en faisait pas trop ? On pouvait parfois se laisser aller à en rajouter. Les premières fois qu'il avait joué à ce petit jeu, il était allé un peu trop loin, en laissant entendre qu'il risquait d'être violé par un gang de la Fraternité aryenne. Mieux valait laisser la cible faire jouer un peu son imagination.

Ce qu'il y avait de bien, c'est que la plupart des vieux utilisaient encore des lignes fixes. Vous

obteniez l'adresse d'une résidence pour personnes âgées en fouinant sur le Net et, avec un annuaire inversé, vous aviez le nom de tous les résidents, soit une longue liste de cibles potentielles. Si elles avaient toutes possédé un portable, cela aurait été beaucoup plus difficile. Todd, bien entendu, se servait de portables. Il utilisait toujours des jetables quand il faisait ça. Il en changeait chaque semaine. Il veillait à ce qu'on ne puisse pas tracer ses appels, quand mamie finissait par demander discrètement à un membre de la famille si le pauvre petit Eddy, Timmy ou Walter avait réglé ses démêlés avec la police, donnant lieu à la question : « Oh non, combien d'argent as-tu envoyé ? »

Todd demandait invariablement deux mille cinq cents dollars. Un beau chiffre, rond et crédible. Il ne fallait pas taper trop haut, pour ne pas effaroucher le vieux, ni trop bas, pour que ça reste intéressant.

Il s'était dit que ce serait peut-être son dernier coup. Il gagnait bien sa vie au magasin d'informatique. C'était un temps partiel, mais il allait sans doute passer de trois à quatre jours par semaine. Et depuis qu'il avait rencontré Chloé – établir le contact avec une demi-sœur dont il ne soupçonnait pas l'existence avait été une expérience hallucinante –, il avait un peu honte de la manière dont il arrondissait ses fins de mois. Alors, ouais, c'était peut-être le dernier coup.

Peut-être.

Ce serait bien de lui dire, la prochaine fois qu'elle monterait le voir de Providence dans son antique Pacer, qu'il ne ferait plus ça. Bien sûr, il faudrait commencer par admettre la chose.

C'était bizarre, ce besoin qu'il ressentait de s'épancher avec elle. Elle avait cette influence sur lui. Elle le soupçonnait de faire un truc pas légal. Elle passait beaucoup de temps avec des personnes âgées – son grand-père vivait dans une maison de retraite et elle lui rendait souvent visite – et n'apprécierait pas des masses qu'il abuse de petits vieux.

— Je... je pourrais te donner l'argent, proposa la vieille dame à l'autre bout du fil.

Todd avait la bouche de plus en plus sèche. Il but une gorgée de bière.

— Grand-mère, si tu fais ça, tu me sauves la vie.

— Est-ce que j'apporte l'argent au poste de police ? Je pourrais demander à un membre du personnel de m'emmener. Par exemple, Sylvia. Elle est très gentille et...

— Non, non ! dit rapidement Todd. Pas la peine. La police a dit qu'il suffisait d'appeler Western Union. Tu peux valider le transfert par téléphone. Dès qu'ils ont l'argent, ils le donnent à la police et on me laisse sortir. Tu as un papier et un crayon ? Je peux te donner toutes les infos.

— Ne quitte pas.

Todd l'entendit poser le récepteur, remuer des papiers. Sa voix, distante :

— Je crois que le stylo a glissé entre les cousins. Oh, attends, je crois...

Bon sang, ce qu'ils pouvaient être pitoyables ! Todd soulageait sa conscience en se disant que ces gens n'en avaient plus pour très longtemps, de toute façon. Être escroqué de quelques dollars, est-ce que ça allait vraiment bouleverser leur vie ? S'ils se retrouvaient un peu à court pendant

un mois, ils pouvaient toujours demander à leurs propres enfants de...

Quelqu'un frappa si fort à la porte du mobil-home que cela le fit sursauter. Trois fois. *BANG BANG BANG.*

— Monsieur Cox ! Todd Cox !

Un homme, qui criait. C'était quoi, ça ? Surtout à cette heure-ci. Il était plus de 21 heures. Todd ne recevait pas beaucoup de visiteurs. Son mobil-home se trouvait juste en retrait de la route, dissimulé derrière une rangée d'arbres. C'était assez calme, hormis le hurlement des sirènes de la caserne voisine qui lui parvenait de temps à autre.

Todd jeta un coup d'œil par la fenêtre, plissa les yeux. Il y avait deux personnes sur les marches qu'il avait bricolées avec des parpaings, faiblement éclairées par la lumière extérieure. Un homme et une femme, entre trente-cinq et quarante-cinq ans. Qu'est-ce qui était clipsé à la ceinture de leurs jeans ? Des insignes ? Des putains d'insignes ?

— Todd Cox, vous êtes là ? insista l'homme.

— Qui est-ce ? répondit-il, comme s'il ne le savait pas déjà.

— Police.

Merde merde merde merde merde.

— J'ai du papier et un crayon ! annonça la grand-mère d'une voix à présent parfaitement distincte.

Todd referma le portable jetable qu'il avait acheté en ligne pour vingt dollars. À côté de l'ordinateur, il y avait des listes imprimées de maisons de retraite de tout le pays, ainsi qu'une facture Visa impayée et un relevé Verizon pour son iPhone personnel. Il ramassa les sorties d'imprimante et

les fourra dans le tiroir de la cuisine avant d'aller ouvrir la porte.

Comment savaient-ils ? Comment l'avaient-ils trouvé ? Il s'était montré on ne peut plus prudent. Des nouveaux téléphones tout le temps, des comptes Western Union différents, toujours à couvrir ses traces. Todd se dit que, puisqu'ils ne portaient pas l'uniforme, ce devait être des inspecteurs. Ça ne sentait pas bon. Pas bon du tout.

— Monsieur Cox, ouvrez la porte, s'il vous plaît.

C'était la femme flic, cette fois. Le genre casse-couilles. La voix grave, autoritaire.

Où aller, bordel ? L'autre porte du mobil-home étant du même côté que la principale, impossible de filer en douce. Alors il s'approcha, prit une inspiration, s'efforça de se composer l'air le plus blasé possible et ouvrit. Il aperçut un fourgon tôle de couleur sombre garé à côté de sa Hyundai vieille de dix ans.

Ils produisirent rapidement leurs insignes.

— Inspectrice Kendra Collins, dit la femme.

— Inspecteur Rhys Mills, dit l'homme.

— Y a un problème ? demanda Todd.

— On aimerait entrer pour vous parler, dit Mills.

— À quel sujet ?

— On vous le dira quand on sera à l'intérieur.

Todd se dandina nerveusement d'un pied sur l'autre.

— Vous avez un mandat ?

— Pourquoi aurions-nous besoin d'un mandat, monsieur Cox ? demanda Kendra Collins en fronçant les sourcils. Vous avez quelque chose à vous reprocher ?

— Non, non, pas du tout, s'empessa-t-il de répondre avec un sourire forcé. Je pensais juste que c'était le truc à dire quand des flics veulent s'incruster chez vous.

Todd s'écarta de la porte pour les laisser entrer. Une fois qu'ils eurent franchi le seuil et se retrouvèrent debout dans le coin cuisine, ils regardèrent autour d'eux d'un air désapprobateur. Il y avait d'un côté un petit salon, si on pouvait l'appeler ainsi, et de l'autre un couloir étroit qui distribuait deux chambres et une salle de bains. L'évier était plein de vaisselle sale, et le plan de travail disparaissait sous les canettes de bière et les emballages vides de plats à emporter.

— Écoutez, dit Todd, je ne sais pas ce que vous faites ici, mais je suis clean. Au cas où vous cherchiez de la drogue ou quoi, je n'ai rien. Je ne donne pas là-dedans. Sérieux.

Rhys Mills examina le désordre dans la cuisine.

— Vous êtes bien Todd Cox ? Vingt et un ans, né à New Haven le 10 septembre 2001 ?

— C'est ça, la veille du jour où tout est parti en live.

Kendra, debout derrière lui, demanda :

— Votre mère est Madeline Cox ?

— C'est exact, dit-il en tournant le dos à l'inspecteur Mills pour lui répondre. Ça a quelque chose à voir avec elle ?

Kendra sortit son téléphone et ouvrit l'application photos.

— Il y a quelque chose que j'aimerais vous montrer.

Elle baissa le bras, si bien que Todd dut se pencher pour regarder l'écran.

— Je ne vois pas grand-chose...

— Regardez bien.

Todd se pencha un peu plus, en plissant les yeux. Ce fut alors que Rhys s'approcha par derrière et lui planta l'aiguille dans le cou.

— Qu'est-ce que...

Le jeune homme se retourna brusquement en se giflant la nuque comme s'il venait d'être piqué par une guêpe. Mais Rhys avait été rapide : il avait non seulement terminé l'injection mais aussi retiré la seringue avant que Todd puisse le frapper.

Presque aussitôt, Todd flageola sur ses jambes.

— Bon sang... qu'est-ce que...

Il regarda Rhys avec perplexité. Celui-ci se tenait là, un sourire figé sur son visage dur.

— Désolé pour ça, monsieur Cox.

— Je reviens dans une seconde, Rhys, annonça Kendra avant de sortir du mobil-home.

— Elle fa où, vot' collègue... ? balbutia Todd en levant une main pour s'appuyer à la cloison.

— Ça ne devrait pas être long, et vous ne devriez rien sentir, expliqua Rhys avec un soupçon de compassion dans la voix. Tout sera bientôt fini.

Il enfila les gants en latex qu'il avait sortis de sa poche, les fit claquer en les remontant sur ses poignets.

Todd commença à s'affaisser lentement le long du mur. Quand ses fesses touchèrent le plancher, il appuya sa tête contre le mur et regarda la pièce tourner.

La porte s'ouvrit sur Kendra, elle aussi gantée et munie de deux grands sacs en toile. Elle les laissa tomber par terre, ouvrit le premier et en sortit quelque chose de brillant et de noir qui avait été plié plusieurs fois. Elle défit sa fermeture Éclair et l'ouvrit en grand.

Une housse mortuaire.

— Il vaut mieux le mettre là-dedans avant qu'il se chie dessus, dit-elle. Je n'ai pas envie de nettoyer plus que nécessaire.

Rhys approuva d'un hochement de tête. Todd n'était pas encore mort, mais il n'y avait plus assez de vie en lui pour qu'il leur facilite la tâche. Rhys passa les mains sous les bras du jeune homme et le traîna sur le dessus du sac, releva les côtés et les rabattit sur lui, puis entreprit de zipper le sac, en commençant par les pieds.

Il marqua un temps d'arrêt avant de fermer le sac sur le visage de Todd et observa son expression hébétée à l'approche de la mort.

— C'est toujours la partie intéressante, fit-il remarquer. Le moment du décès.

Il ferma le sac. De l'intérieur parvint un mot étouffé de Todd : « Noir ».

— Combien de temps encore ? demanda Kendra.

— Une minute max, répondit Rhys avec un haussement d'épaules.

Pendant quelques secondes, un léger bruissement se fit entendre en provenance du sac, puis plus rien. Kendra s'assura un moment de l'immobilité de la housse avant d'ouvrir l'autre sac et d'en sortir des bouteilles de déboucheur pour canalisations, des brosses à récurer, des flacons de Javel en spray, des chiffons de nettoyage, des serviettes en papier, des sacs-poubelle.

— La salle de bains est tout à toi, dit Rhys.

Kendra fronça les sourcils.

— Arrête.

Rhys secoua la tête d'un air résolu.

— Tu sais que je ne supporte pas ça. Si la salle de bains n'est qu'à moitié aussi cradingue que

cette cuisine, ça va être comme des latrines en territoire ennemi.

Rhys et sa phobie des microbes, je vous jure, songea Kendra. Il était capable de tuer un type, mais à deux doigts de vomir son quatre-heures si on lui demandait de récurer des toilettes.

— Qu'est-ce qu'il trafiquait, à ton avis ? demanda-t-elle. Il avait une trouille bleue d'avoir affaire à de vrais flics.

Mills regarda le téléphone posé sur l'ordinateur portable.

— Un jetable. Drogue, peut-être... Peu importe.

— Ce serait beaucoup plus facile si on pouvait foutre le feu comme la dernière fois.

— S'il n'y avait pas une putain de caserne de pompiers derrière ces arbres, je dirais oui. Mais ils seraient là en quelques secondes. L'endroit n'aurait jamais le temps de brûler.

Ils procédèrent avec méthode. Kendra, se pliant à la sensibilité de son partenaire, trouva le chemin de l'arrière du mobil-home et s'attaqua à la salle de bains. Elle récura le lavabo et la douche, puis versa du déboucheur dans les canalisations pour s'assurer que tout ce qui se trouvait dans les siphons serait dissous. Après quoi, elle pulvérisa de l'eau de Javel sur toutes les surfaces pour les nettoyer à fond. La cuvette des toilettes, les parois de la douche, jusqu'à l'intérieur des tiroirs et des placards.

Dans un sac-poubelle, elle jeta la brosse à cheveux de Todd, son rasoir, sa brosse à dents, quelques savons partiellement utilisés, tous les articles de toilette dont il aurait pu se servir. Elle ne se contenta pas de vider la petite poubelle.

Elle la mit également dans un sac. Ainsi que les serviettes et les gants de toilette.

— Comment ça se passe de ton côté ? cria-t-elle.

Au bout du couloir, Rhys répondit :

— J'ai presque terminé.

Kendra avait besoin d'une pause. Elle longea l'étroit couloir jusqu'à la cuisine. Les plans de travail étaient débarrassés et propres, l'évier en inox étincelait, vide, et on ne distinguait aucune trace de doigt sur la façade du frigo.

Elle siffla, admirative.

— Si ce n'était pas un putain de mobil-home, on aurait presque envie de poser ses valises.

Ils s'activèrent pendant près de quatre heures. Pour finir, ils allèrent chercher un aspirateur puissant dans le fourgon pour un dernier nettoyage. Près de la porte étaient rassemblés la housse mortuaire et dix sacs-poubelle pleins qui contenaient, entre autres, tous les vêtements du placard et des tiroirs de la chambre de Todd, l'ordinateur portable, les factures, une liste d'établissements pour personnes âgées trouvée dans le tiroir à couverts, tous les couverts eux-mêmes, la poubelle sous l'évier, la part de pizza entamée.

— Tu as regardé sous le lit ? demanda Rhys.

— Je ne suis pas débile, dit Kendra. Bien m'en a pris d'ailleurs. J'ai trouvé une canette de bière vide. Je vais faire un tour dehors, au cas où il en aurait jeté d'autres.

Rhys fit tourner un jeu de clés de voiture autour de son index.

— Je vais prendre la Hyundai. Chargeons le plus de choses possible dans la voiture. Ce qui ne rentre pas, on le balance dans le fourgon. On va d'abord au funérarium, ensuite à la casse.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il est presque 2 heures.

— Avec un peu de chance, on aura tout fini au lever du jour. Je vais dormir toute la journée.

— Tu peux toujours rêver.

Ils prirent chacun une extrémité de la housse mortuaire et la jetèrent dans le coffre de la Hyundai. Ils réussirent à y mettre aussi plusieurs sacs, puis remplirent la banquette arrière. Les sacs restants rejoignirent l'arrière du fourgon.

— Je pue l'eau de Javel, dit Kendra quand ils s'arrêtèrent un moment pour reprendre leur souffle. Quand on nous appelle les « nettoyeurs », c'est censé être une image.

— Tu préfères me suivre ou tu veux partir devant ?

— Je vais te suivre. Je ne suis pas sûre de me souvenir de l'endroit où il faut tourner.

— Merde. Le téléphone.

— Je l'ai mis dans un sac. Il était à côté du portable.

— Non, ça, c'était un jetable. Un portable à clapet bon marché. Il devait avoir un téléphone à lui. Il y avait une facture Verizon près de l'ordi.

— Il est probablement sur lui, dans sa poche, dans la housse.

— OK, on le cherchera tout à l'heure.

Ils restèrent silencieux un moment. Rhys inclina la tête en arrière et contempla les étoiles, la main droite en visière sur son front.

Puis il baissa la main, poussa un long soupir et déclara :

— Deux de moins. Plus que sept.

TROIS SEMAINES PLUS TÔT

1

New Haven, Connecticut

— Vous êtes mourant.

La Dre Alexandra Nyman s'attendait à ce que l'annonce de son diagnostic fasse réagir Miles Cookson, mais ce dernier était trop occupé à regarder son téléphone.

— Vous avez entendu ? Je sais que c'est brutal, mais vous m'avez toujours demandé d'être franche avec vous. Il n'y a pas moyen d'édulcorer ça.

Elle avait contourné son bureau pour venir s'asseoir dans un fauteuil en cuir, légèrement tourné vers celui de Miles, de sorte que son genou droit était à quelques centimètres du genou gauche de son patient. Elle tenait un dossier épais renfermant un certain nombre de documents.

— Je me renseigne, dit Miles qui, les yeux toujours rivés sur son téléphone, pianotait avec ses deux pouces.

— Vous n'avez pas à vous renseigner. Je suis là, devant vous. Demandez-moi tout ce que vous voulez.

Il lui décocha un coup d'œil.

— Vous vous trompez, Alex. Je ne peux pas être mourant. J'ai quarante-deux ans, bordel ! C'est

autre chose. Forcément. Non, mais regardez-moi, bon sang.

Miles avait effectivement l'air en pleine forme. Un mètre quatre-vingts pour soixante-douze kilos. Elle savait qu'il avait couru des marathons à la trentaine, et qu'il continuait à faire son jogging plusieurs fois par semaine. Il était pratiquement chauve, mais son look à la Patrick Stewart était plutôt à son avantage.

— Miles, on a fait les analyses et...

— J'emmerde les analyses, s'emporta-t-il en posant son téléphone et en la fixant droit dans les yeux. Mes prétendus symptômes, on peut tous les mettre sur le compte du stress. Vous êtes en train de me dire que vous n'avez jamais été soupe au lait, ou agitée, ou que vous n'avez jamais oublié des trucs de temps à autre ? Et oui, j'avoue, il m'arrive d'être un peu empoté. De trébucher en marchant. Mais ça ne peut pas être ce que vous dites.

Elle garda le silence, préférant le laisser vider son sac.

— Bon sang, murmura Miles. Comment pourrais-je... C'est la tension, le stress, tout simplement. Vous, les toubibs, vous êtes toujours à chercher des problèmes là où il n'y en a pas. Histoire de justifier toutes les années que vous avez passées à la fac.

Alexandra fronça les sourcils, mais pas de manière réprobatrice. Elle comprenait sa colère.

— Désolé, dit Miles. C'était un coup bas.

— Ce n'est pas grave.

— C'est... ça fait beaucoup de choses à encaisser.

— Je sais.

— Ce n'est pas le stress, n'est-ce pas ?

— Si vous ne manifestiez qu'un peu d'agitation, d'étourderie, voire quelques sautes d'humeur, je vous donnerais raison. Mais le stress n'explique pas les mouvements corporels involontaires, les soubresauts, les tics que vous avez...

— Merde. Merde, merde et remerde.

— Et je dois clarifier ce que j'ai dit, concernant votre état. Il n'existe aucun traitement, il n'y a rien qu'on puisse faire. Je peux vous prescrire de la tétrabénazine pour soulager vos symptômes quand ils deviendront plus prononcés, mais ce n'est pas un remède.

Miles éclata d'un rire sardonique.

— Ça n'aurait pas pu être un cancer ? Il y a des trucs qu'on peut faire contre le cancer. Le retirer, le bombarder avec de la chimio. Mais ça ?

— On est impuissants, dit Alexandra. La maladie de Huntington... c'est comme si on prenait Alzheimer, Charcot et Parkinson et qu'on les mettait dans un mixer. Vos symptômes se rapprochent beaucoup de ces trois-là.

— En pire.

Elle ne réagit pas.

— L'autre jour, je voulais mettre un pied devant l'autre, tout simplement, et c'était comme si mon cerveau me disait : « Désolé, ça va pas être possible. » Et puis, une seconde plus tard, ça s'est débloqué. Dorian, mon assistante, m'avait donné tous les détails d'une réunion qu'elle avait organisée. Cinq minutes plus tard, je ne me rappelais presque plus rien.

— Je sais.

— J'ai des phases où je ne tiens pas en place, j'ai des fourmis dans les jambes, il faut que je fasse

quelque chose. Je n'arrive pas à me détendre... À quoi je dois m'attendre ? demanda-t-il après un temps d'arrêt.

— C'est une maladie cérébrale, répondit le médecin avec détachement. Vous allez progressivement perdre le contrôle moteur. À la différence de la maladie de Charcot, qui préserve l'acuité intellectuelle pendant que la faculté motrice se dégrade, la maladie de Huntington va affecter vos facultés cognitives.

— La démence.

Elle hocha la tête.

— Viendra un moment où vous aurez besoin de soins constants. Il n'existe pas de traitement, même si cela fait un moment qu'on y travaille. Ils finiront un jour par trouver.

— Mais pas assez tôt pour moi.

Alexandra ne le contredit pas.

— Qui mène les recherches ? De combien d'argent ont-ils besoin ? Je vais leur signer un chèque pour qu'ils se bougent le cul et fassent quelque chose ! Combien il leur faut ? Un million ? Dix millions ? Dites-moi. Je fais un chèque demain.

Le médecin se recula dans son fauteuil et croisa les bras.

— Ce n'est pas une chose à laquelle on échappe avec de l'argent, Miles. Pas cette fois. Tout l'argent du monde ne fera pas apparaître un traitement du jour au lendemain. Des gens tout à fait dévoués y travaillent, et pourtant...

Miles tourna la tête, regarda par la fenêtre pendant qu'il digérait l'information.

— Combien de temps ?

— C'est bien le problème. Que ce soit pour un Huntington, un cancer ou votre cœur, prédire l'espérance de vie est un jeu de dupes. Regardez Stephen Hawking. Au moment du diagnostic de sa SLA, l'autre nom de la maladie de Charcot, on lui donnait deux ans. Il a vécu plusieurs dizaines d'années. Il y a quelques mois, j'ai reçu quelqu'un en consultation pour un check-up. Je l'ai trouvé en parfaite santé. Deux jours plus tard, il tombait raide mort. Crise cardiaque.

— Ça ne m'aide pas beaucoup.

— Je sais. Pour vous, ça pourrait être quatre ou cinq ans, peut-être moins, ou alors vous avez peut-être encore vingt ans devant vous. Quand on a fait votre analyse génétique, on recherchait des répétitions de nucléotides élevées. En dessous de trente-six, la probabilité d'un Huntington est bien moindre, mais quand vous arrivez autour de trente-neuf, là, vous êtes...

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Les applis, je comprends. Les histoires d'ADN, beaucoup moins.

Alexandra eut un hochement de tête compréhensif.

— Désolée. Trop technique. Écoutez, on va devoir effectuer des bilans réguliers, voir comment ça évolue. Cela nous permettra de mieux cerner votre pronostic à long terme.

— Je vais peut-être vivre longtemps, mais ça pourrait être l'enfer, c'est ça ?

— Oui. L'important, c'est que vous savez ce que vous avez. S'il y a des choses que vous voulez accomplir, des choses que vous voulez vous faire pardonner, c'est le moment ou jamais. Peut-être qu'il vous restera beaucoup de temps à vivre

après ça. N'empêche, ce genre de diagnostic aide à y voir plus clair, à établir ses priorités. Je suis navrée, Miles, ajouta-t-elle avec un soupir. Je serai là, avec vous, à toutes les étapes du chemin. (Elle marqua un temps d'arrêt.) Il y a autre chose dont on devrait discuter.

— Mon Dieu, encore des mauvaises nouvelles ?

— Non, mais pourriez-vous me rappeler vos antécédents familiaux ? Est-ce que l'un ou l'autre de vos parents a eu un Huntington ?

— Non. Enfin, pas que je sache. Je suppose que l'un des deux aurait pu, mais la maladie n'a pas eu le temps de se manifester. Ils sont morts dans un accident de voiture quand ils avaient la quarantaine. Mon père était un ivrogne. Il a emplâtré leur Ford Explorer dans un pont sur le Merritt Parkway.

— Vous avez un frère, non ?

Miles fit un signe de tête affirmatif.

— Gilbert.

— Huntington est une maladie largement héréditaire. Elle vous a peut-être été transmise par l'un de vos parents. Si l'un des deux est atteint par la maladie, il y a cinquante pour cent de risques que ses enfants la contractent également.

— Ça fait beaucoup.

— C'est vrai. Il existe donc une forte probabilité que votre frère l'ait aussi. Il devrait se faire tester. (Elle hésita.) Vous êtes proches ?

— Il travaille pour moi, répondit Miles.

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé.

— Nous sommes... relativement proches. Nos relations se sont un peu tendues après son mariage avec Cruella d'Enfer.

— Je vous demande pardon ?

— Caroline. Je ne suis pas... fan. Gilbert et moi ne sommes pas exactement de grands copains, mais je lui parlerai. Je lui conseillerai de se faire tester. Ou alors...

— Ou alors quoi ?

— Rien.

Alexandra attendit, dans l'espoir que cela l'inciterait à se montrer plus coopératif.

Face à son mutisme, elle eut un sourire forcé.

— Au moins, il y a une bonne nouvelle...

— Ce n'est pas comme cette blague où le médecin dit : « J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. La mauvaise, c'est que vous allez mourir, la bonne, c'est que je couche avec Brad Pitt » ?

— Non, rien à voir, dit Alexandra.

— Très bien. Je vous écoute.

— Eh bien, vous n'êtes pas marié et n'avez pas d'enfants. Si c'était le cas, ce serait dévastateur pour eux. En plus des effets terribles de l'annonce de votre maladie, ils devraient affronter l'éventualité de l'avoir aussi. Une chance sur deux. À mon avis, ce serait pour vous une charge émotionnelle supplémentaire dont vous n'avez pas vraiment besoin en ce moment.

Miles la regarda fixement, le visage fermé.

— Miles ?

— Désolé. J'ai juste eu une absence.

— Vous *avez* des enfants ? demanda Alexandra, inquiète.

Et Miles se dit : *C'est justement la question à un million de dollars.*

2

Providence, Rhode Island

Chloé Swanson avait installé le mini-trépied et était prête à tourner.

Pour cela, elle n'utilisait rien de plus sophistiqué que son iPhone. Ce projet ne réclamait pas plus. Après tout, Steven Soderbergh avait bien réalisé tout un film avec un iPhone. Alors, pourquoi pas elle ? Comme elle voulait quand même éviter que l'appareil tremblote pendant l'interview, elle avait apporté un mini-trépied. Elle l'avait acheté d'occasion dans un magasin de photo de Providence, pour un tiers du prix du neuf.

Elle avait posé le téléphone portable sur une pile de livres, sur une table d'appoint qu'elle avait déplacée devant le fauteuil roulant de son grand-père de façon à ce que la caméra pointe vers lui, à hauteur des yeux. Elle ne voulait pas que le lit entre dans le cadre, en arrière-plan. Pas évident dans une pièce si exiguë.

Au départ, Chloé devait filmer dans une des salles communes de la maison de retraite, mais son grand-père n'y tenait plus. Il avait eu un béguin pour une des résidentes, une octogénaire, mais ils s'étaient récemment brouillés. Chloé avait

essayé de comprendre ce qui s'était passé et, étonnamment, du moins pour elle, cette brouille semblait être de nature sexuelle. La vieille dame était intéressée, mais le grand-père de la jeune femme, pas vraiment.

De toute façon, le bruit de fond dans la salle commune l'aurait gênée. Il y avait ce type, qui devait approcher les quatre-vingt-dix ans et qui produisait sans cesse d'incroyables raclements de gorge, comme s'il essayait de cracher quelque chose qui se trouvait au fond de ses chaussures. Chloé n'était pas insensible. Elle éprouvait de la compassion pour beaucoup de résidents de la Providence Valley Home, institution que sa mère appelait très souvent la Providence des Vieux Toqués.

Chloé n'aimait pas que sa mère se moque des personnes âgées. Qu'y avait-il de drôle à perdre l'équilibre, à tomber, à devoir porter des couches, à ne pas reconnaître ses proches ? Qu'est-ce qui était risible là-dedans ? Bien sûr, Chloé n'avait que vingt-deux ans et encore beaucoup de temps devant elle avant de s'inquiéter de sa propre vieillesse, mais ce n'était pas pour autant qu'elle ne devait pas se sentir concernée. Elle était venue suffisamment souvent rendre visite à son grand-père pour se lier d'amitié avec plusieurs pensionnaires, et elle avait commencé à réfléchir à un projet plus ambitieux qui consisterait à interroger un certain nombre d'entre eux, et pas seulement le père de sa mère.

Tout le monde avait une histoire à raconter.

Et Chloé espérait que cet entretien avec son grand-père comblerait certaines lacunes dans sa propre histoire. Pas toutes, évidemment. Il y avait

un énorme chapitre manquant dans sa vie, sur lequel il était peu probable qu'elle apprenne un jour quoi que ce soit. Un peu comme un puzzle de cinq cents pièces avec une pièce manquante. Le problème étant que la pièce en question occupait la moitié du motif.

Chloé voulait savoir qui elle était.

Son grand-père était maigre, voûté, et ses dernières mèches de cheveux ne parvenaient pas à dissimuler sa collection de taches de vieillesse. La plupart du temps, Chloé le trouvait assis, en pyjama et en peignoir, mais ce jour-là il avait mis un veston, une chemise blanche et une cravate. Chloé aurait pu passer le poing entre le col et le cou plissé et tanné du vieil homme.

— C'est vraiment une caméra ? demanda-t-il tout bas.

— C'est mon téléphone, répondit-elle. Tu l'as déjà vu, mon téléphone. Il fait toutes sortes de choses.

Il humecta ses lèvres sèches.

— Mais où est la pellicule ?

— C'est numérique. Tu es prêt ?

— Vas-y. Je n'aurai pas besoin de mon avocat, au moins ?

Il sourit, découvrant son dentier.

— Je ne pense pas. À moins que tu avoues avoir fait une chose horrible dans le passé. Tu étais tueur à gages ou quelque chose comme ça ? Tu travaillais pour la mafia ?

Il secoua la tête.

— Non, juste pour Sears.

— Je vais reprendre là où on s'est arrêtés la dernière fois. Ça te va ?

Il acquiesça.

— Ne fixe pas l'appareil. Regarde-moi. On est juste en train de bavarder. D'accord ?

— J'ai compris, dit-il faiblement.

Chloé tapota l'écran du téléphone, s'installa dans son fauteuil en face de son grand-père et demanda :

— Alors, comment tu as géré ça, quand maman est sortie du placard ?

— Ah bon, elle est sortie d'un placard ? répondit-il avec un sourire en coin.

Chloé eut un petit rire.

— Quand elle t'a annoncé qu'elle était lesbienne.

— Oh, ça ! Eh bien, ça ne s'est pas fait d'un seul coup, tu sais. C'était plus des allusions. Les indices étaient devant nos yeux. Ta grand-mère, Lisa – Dieu la bénisse –, et moi, on ne pouvait que voir les signes, mais parfois, même quand c'est là, juste sous votre nez, on fait comme si on ne voyait rien. Ça ne durait jamais longtemps avec ses différents petits amis. Je crois l'avoir mieux pris que Lisa, à dire vrai. Je pense que ta grand-mère rêvait de voir Gillian faire un grand mariage avec un jeune homme idéal. Tu comprends ?

— Oui, bien sûr.

— Il y a vingt-cinq, trente ans, on ne disait pas : « J'existe, je suis homo, je me fiche de ce que vous pensez. » Aujourd'hui, c'est différent.

— Peut-être pas autant que tu le crois. Dis-m'en plus sur la façon dont mamie a vécu ça.

Le vieil homme se rembrunit.

— Ça a été difficile pour elle. Les gens demandaient : « Hé, Lisa, quand est-ce que Gillian va se caser ? » Elle répondait toujours que ta mère n'avait pas encore trouvé le bon gars, ou qu'elle se consacrait à sa carrière, ce genre de chose.

Mais Gillian vivait déjà avec Annette à cette époque. Lisa disait à ceux qui lui posaient la question qu'elles n'étaient que colocataires, qu'elles partageaient le même logement pour faire des économies.

— J'aimais bien Annette, dit Chloé. C'était une bonne mère.

— Ça me semble toujours bizarre. Cette époque où tu en avais deux. C'était quand ? Je perds la notion du temps, dernièrement.

— J'avais dix ans, répondit Chloé.

— Ouah !

— Bref, est-ce qu'il y a eu un moment où mamie l'a accepté ?

— Je suppose. Il fallait bien qu'elle vive avec son époque.

— Comment a-t-elle réagi quand maman vous a annoncé qu'elle était enceinte ?

Son grand-père laissa échapper un petit hululement.

— Mazette, quelle histoire ! Ça l'a totalement chamboulée. Mais pas bien longtemps. Elle s'est dit que ta mère avait enfin commencé à jouer dans la bonne équipe. Qu'elle avait une liaison hétérosexuelle dans le dos d'Annette. Ça aurait bien été la première fois qu'elle aurait approuvé l'adultère. Pendant un certain temps, elle ne se doutait pas qu'il n'y avait en fait aucune – je dois surveiller mon vocabulaire – partie de jambes en l'air. Que tout se passait dans le cabinet d'un médecin.

— Un centre de procréation médicalement assistée, précisa Chloé.

— Ouais, c'est ça, un de ces trucs. On n'en savait pas grand-chose. Un enfant a besoin d'un père, répétait ta grand-mère. Une mère *et* un père.

Deux mères, ce n'était pas naturel. Quand elle a découvert que ce n'était pas une liaison, elle a été déçue. (Le vieil homme baissa les yeux, incapable de regarder sa petite-fille en face.) Je ne vais pas te mentir. C'est un peu le sentiment que j'ai eu moi aussi, au début. Il m'a fallu du temps pour comprendre que tu étais aimée, et que c'était la seule chose qui comptait.

— Tu as parlé avec maman pendant cette période ? De son choix d'avoir un enfant de cette manière ?

— Tu pourrais lui demander directement.

— Elle n'aime pas en parler.

Il sourit malicieusement.

— Alors, je suis en train de faire des révélations que je ne devrais pas faire ?

— Peut-être un peu.

— Oui, on en a parlé. Je lui ai demandé qui était le père. Elle m'a répondu qu'elle ne le savait pas. Je lui ai demandé comment c'était possible, et elle a dit qu'elle savait des choses *sur* lui, mais pas qui il était vraiment. Par exemple, à quoi il ressemblait, ce qu'il faisait dans la vie, quels étaient ses centres d'intérêt. Elle avait un... Comment on appelle ça ?

— Un profil ?

— Voilà, un profil.

— Et qu'est-ce qu'elle disait à propos de ce profil ?

Le vieil homme leva les yeux au ciel.

— Honnêtement, je ne me rappelle pas bien.

— Fais un effort, insista Chloé. Tout ce qu'elle aurait pu te dire, n'importe quoi.

— Elle ne t'a rien raconté, à toi ?

— Elle prétend que ça n'a pas d'importance. C'est comme s'il n'existait pas, qu'il n'avait jamais existé et qu'elle avait vécu une sorte d'immaculée conception. Ça peut être Bill Gates ou Robert De Niro, si je le décide. Comme si c'était le genre de personne à faire des dons de sperme...

Son grand-père grimaça.

— Quoi ?

— C'est juste... ce mot.

Chloé tapota son genou noueux et sourit.

— Donc, tu ne te souviens pas de ce qu'elle a dit sur le donneur ?

— Juste qu'il était... Quel était le mot ? Acceptable. C'est tout. Un donneur acceptable. Oh, et intelligent.

— Intelligent ?

Il fit oui de la tête.

— Il était censé être très intelligent. C'était dans le profil. Je suppose qu'il a dû fournir des informations sur ses études, ses diplômes, ce genre de choses... Quelle heure est-il ?

— Euh, presque 15 heures. Tu es fatigué, grand-père ?

— Un peu.

— Je pense que ça suffira pour aujourd'hui. (Chloé tapa sur l'écran.) J'allais arrêter de toute façon. Je prends mon service à 17 heures et je vais d'abord rentrer à la maison pour me changer.

— Je veux aller manger là-bas un de ces jours. Là où tu travailles.

Chloé éclata de rire.

— Grand-père, même si tu penses que la nourriture ici est infecte, elle est meilleure que là où je travaille. Si je n'y étais pas serveuse, je n'y mettrais jamais les pieds.

La jeune femme retira le téléphone de son support, replia le trépied, rangea son matériel et embrassa son grand-père sur la tête.

— On se voit ce week-end, dit-elle.

— Dacodac.

— On pourra parler d'autres choses. De ton expérience au Vietnam, par exemple. Tu dois avoir des tas de souvenirs de cette époque.

— Pas beaucoup que j'aie envie de raconter. Mais oui, bien sûr, on pourra faire ça.

Elle mit son sac en bandoulière et sortit dans le couloir. Au moment où elle passait devant l'accueil de la maison de retraite, elle entendit le signal de réception d'un e-mail sur son téléphone.

Elle s'arrêta, sortit le téléphone de son sac, afficha l'écran d'accueil avec son pouce, ouvrit l'application du courrier.

Et s'arrêta de respirer.

C'était un e-mail de WhatsMyStory. La société à laquelle elle avait envoyé un échantillon d'ADN pour analyse, plusieurs semaines auparavant. Celle qui assurait qu'on la mettrait en relation avec d'autres personnes avec qui elle aurait un lien de parenté, si elles acceptaient d'être contactées.

Le téléphone tremblait dans sa main. Elle prit une profonde inspiration, stabilisa son pouce et tapota l'écran.

Merrit Parkway,
au nord de Norwalk, Connecticut

Miles Cookson repéra le gyrophare dans son rétroviseur avant d'entendre la sirène. Il jeta un coup d'œil au tableau de bord, vérifia le compteur. Cent quarante kilomètres-heure. D'accord, c'était bien au-dessus de la limite autorisée, mais dans une Porsche Turbo, c'était juste un cran au-dessus du ralenti.

Il avait réglé l'autoradio satellite Sirius sur la station consacrée aux Beatles, qui passait des morceaux de l'*Album blanc*, et lorsque « Back in the USSR » était sorti des haut-parleurs, Miles avait tapoté le bouton de réglage du volume sur le volant jusqu'à ce que la musique étouffe les rugissements du moteur, ce qui n'était pas un mince exploit quand on savait qu'il était propulsé par un boxer six-cylindres turbocompressé de trois litres huit, développant cinq cent quarante chevaux.

Heureusement que Miles avait vu le gyrophare, parce qu'il n'aurait jamais entendu la sirène.

Il était certain de pouvoir distancer la police, même s'il s'agissait d'une de ces voitures de flics

suralimentées. Peu importe quelle puissance vous mettiez sous le capot d'une Ford ou d'une Chevrolet de série, ou d'une de ces nouvelles et puissantes Dodge Charger. Bien sûr, elles pouvaient se montrer rapides en ligne droite, mais si Miles décidait de prendre la prochaine sortie, il pourrait négocier le virage à cent ou cent dix. Un de ces véhicules de patrouille qui tenterait de s'engager sur la bretelle à cette vitesse s'envolerait dans les airs comme dans *Les Blues Brothers*.

Mais Miles n'avait pas l'intention d'entamer une course-poursuite. Il ne voulait pas que quelqu'un soit tué. Ni un représentant de la loi, ni un innocent qui se traînerait dans une Prius. La réaction la plus intelligente et responsable consistait à se ranger sur le côté et à assumer les conséquences.

Il retira donc son pied de l'accélérateur, mit son clignotant et dirigea la voiture sur le bas-côté, les graviers soulevés crépitant bruyamment sous les roues. Le véhicule de police s'arrêta derrière lui, gyrophare toujours allumé. Le flic n'en descendit pas tout de suite. Il était probablement en train d'entrer l'immatriculation de Miles dans un ordinateur, pour savoir si la voiture était volée et si des précautions particulières devaient être prises avec le conducteur.

Je suis inoffensif, pensa Miles. *Je ne suis un danger que pour moi-même.*

Il attendit patiemment sur son siège baquet en cuir. Il coupa le contact pour que le policier ne le pense pas prêt à s'enfuir.

Celui-ci descendit de sa voiture et s'avança d'un pas décidé vers la Porsche, s'arrêtant à la fenêtre du conducteur. Que Miles avait déjà baissée.

— Bonjour, monsieur l'agent.

— Vous avez une idée de la vitesse à laquelle vous rouliez ?

— Je crois que vous m'avez flashé au moment où je devais faire du cent quarante environ.

— Permis et carte grise.

Miles avait déjà sorti la carte grise de la pochette en cuir qui se trouvait dans la boîte à gants. Il avait posé son portefeuille sur le siège passager après en avoir retiré son permis. Il remit le tout à l'agent.

— Attendez ici, dit celui-ci après avoir examiné les deux documents.

Il retourna à sa voiture et monta à bord.

Miles ralluma la radio. « While My Guitar Gently Weeps » jaillit des haut-parleurs. Cela avait toujours été une de ses préférées. Il pencha la tête en arrière et ferma les yeux, se laissant envelopper par la musique. La chanson était parasitée par le souffle persistant des voitures et des camions qui passaient à vive allure sur l'autoroute.

Le morceau se terminait lorsque Miles entendit le gravier craquer sous les bottes du policier.

— Monsieur Cookson, dit l'agent avec gravité.

— Oui, monsieur ?

— Vous devez lever le pied, dit-il en lui tendant une contravention.

— Oui, monsieur.

Miles offrit un sourire respectueux tandis que le policier retournait à sa voiture. Il se pencha en avant et rouvrit la boîte à gants. Le PV alla rejoindre les trois autres qu'il avait reçus depuis que son médecin lui avait appris la nouvelle, quelques jours auparavant.

Et merde ! se dit-il en claquant le couvercle de la boîte à gants. On allait bientôt lui retirer

son permis. D'ici là, il serait probablement obligé d'arrêter de conduire de toute façon. En fait, plus tôt dans la journée, au moment d'appuyer sur le frein à l'approche d'un feu rouge, son pied droit avait été pris de tremblements bizarres, comme s'il avait une vie propre. Cela n'avait été qu'une hésitation momentanée, mais conduire en toute sécurité était une question de temps de réaction, de décisions instantanées. Quand une petite fille traverse la rue en courant après un ballon, vous ne pouvez pas envoyer un message à votre pied par courrier recommandé pour qu'il appuie sur cette foutue pédale.

Il s'était fait peur.

Et cela avait suffi à le convaincre que ses jours de conducteur étaient comptés.

Alors, autant rouler comme un fou furieux tant qu'il le pouvait encore. Voir ce que la Porsche avait dans le ventre avant de devoir y renoncer. Cela ne faisait même pas un an qu'il l'avait. Il y avait laissé presque deux cent mille dollars. Il avait pris toutes les options possibles.

Quand on gagne quelques millions par an, il faut bien trouver une façon de les dépenser.

L'attitude téméraire et totalement je-m'en-foutiste qu'affichait Miles ces derniers jours ne se limitait pas à la conduite. Il buvait à l'excès tous les soirs. Ce n'était pas vivre dangereusement que de s'accorder quelques verres, mais Miles avait pratiquement renoncé à l'alcool plus de dix ans auparavant. Il était passé par toutes les conneries du genre « mon corps est un temple ». Il buvait huit verres d'eau par jour. Il suivait même Gwyneth Paltrow sur Twitter, sans toutefois adhérer entièrement à sa philosophie de vie.

Au cours de la semaine écoulée, il avait renoué avec la vodka Absolut. Et il avait constaté qu'elle accompagnait parfaitement les Cheetos. Putain, les Cheetos... Il était passé au drive-in du McDo deux fois et s'était gavé de Big Mac et de frites. Ces cochonneries étaient si savoureuses qu'il n'en revenait pas. Un soir, il était rentré chez lui avec une pizza Domino's. Et l'avait mangée en entier, tout seul. Il s'était réveillé à minuit avec les pires brûlures d'estomac de sa vie. Il s'était brièvement demandé – l'espérant même, dans une certaine mesure – s'il s'agissait d'une crise cardiaque et si sa dernière heure avait sonné.

Rouler trop vite et manger de la merde n'étaient pas les seules conduites à risque qu'il avait adoptées.

L'avant-veille, il était allé faire un saut en parachute. Ce n'était pas la première fois, mais il n'avait plus pratiqué cette activité depuis ses vingt ans. Au moment de tirer sur le câble d'ouverture du parachute, il s'était demandé si cela en valait la peine. Quelle façon parfaite de tirer sa révérence... Bien sûr, le toubib lui disait qu'il pouvait espérer quelques années de sursis, mais cette vie-là vaudrait-elle d'être vécue ? Peut-être que c'était comme ça qu'il fallait en finir. S'écraser au sol dans un gros *floc*, et terminé. On évite le moment où quelqu'un doit vous aider à aller aux toilettes et vous torcher. On évite le moment où aller de la chambre à coucher à la cuisine prend une heure et demie parce que vos bras et vos jambes sont tout tordus. On évite le moment où il vous faut cinq minutes pour passer commande au serveur parce que vous êtes incapable de former les mots et de les faire sortir de votre bouche.

Il avait pourtant tiré sur ce câble. Le parachute s'était déployé. Miles avait retrouvé le plancher des vaches sain et sauf.

Il avait passé une grande partie de la semaine à repasser dans sa tête le film « Pourquoi moi ? ». Pourquoi lui ? Pourquoi fallait-il que ça lui tombe dessus ? Qu'avait-il fait pour offenser les dieux au point qu'on lui inflige cela ?

C'était carrément injuste, en fait. Bien sûr, d'autres que lui avaient des problèmes, des maladies graves, et ils étaient des millions à vivre dans la pauvreté, à fuir les cartels de la drogue mexicains, ou à mourir de faim et de déshydratation en Afrique, mais Miles n'en avait rien à foutre de tous ceux-là. Il se moquait de la montée du niveau des océans ou du changement climatique, ou de la surconsommation de viande de bœuf, cause de rejets massifs de méthane dans l'atmosphère. Il se moquait de la montée de l'extrémisme de droite ou du fait que tous les pays du monde semblaient déterminés à porter au pouvoir les politiciens les plus bas du front qu'ils pouvaient trouver.

Et pourtant, bien qu'il fût obnubilé par sa propre situation, son propre avenir, quelque chose d'autre le taraudait. Le sentiment qu'il ne s'agissait pas seulement de lui.

Au moins, il y a une bonne nouvelle... Vous n'avez pas d'enfants. Si c'était le cas, ce serait dévastateur pour eux.

— Vous allez me dire de quoi il s'agit ?

Miles était à son bureau, les yeux rivés sur son écran d'ordinateur. Devant lui s'étalaient les présentations détaillées de plusieurs nouvelles

applications que sa société était en train de développer, mais il n'en voyait aucune. Il n'arrivait pas à lire. Ce n'était pas un problème de vision. Il était incapable de se concentrer.

Il mit même un certain temps à s'apercevoir de la présence de son assistante personnelle, Dorian.

— Ohé ? insista cette dernière, une canette de Coca à la main. C'est ça que vous vouliez ?

Il se tourna, avisa la canette et demanda :

— Vous avez fait bien attention à ne pas toucher le dessus ?

— Oui.

— Mettez-la dans un sac en plastique et fermez-le.

— C'est vous le patron, je le sais bien, et bien souvent vous me demandez de faire des choses que je ne comprends pas, mais là, on dépasse les bornes.

Dorian, trente-huit ans, travaillait aux côtés de Miles depuis près de dix ans, et il y avait rarement eu de secrets entre eux. Fluette, cinquante kilos toute mouillée, avec des cheveux noirs coupés court et des lunettes à très grosse monture noire, Dorian cultivait le look androgyne avec style. Au bureau, elle portait toujours une chemise noire à col boutonné, un jean noir et des baskets noires à semelles de caoutchouc blanc. Les visiteurs les moins politiquement corrects demandaient souvent à Miles si Dorian était un assistant ou une assistante. Et il leur faisait invariablement la même réponse : « Est-ce que cela change quelque chose ? »

Pendant tout le temps où elle avait travaillé pour lui, Dorian avait fourni très peu d'informations

sur sa vie privée, et Miles avait appris à ne pas lui en demander.

Examinant la canette de soda, il dit :

— C'est personnel.

— Sans blague ! Vous me demandez de suivre votre frère et de prendre quelque chose qu'il a touché, quelque chose qu'il a porté à sa bouche, pour vous le rapporter. Vous avez raison, c'est très personnel, et vous m'avez impliquée. Je ne vois qu'une seule explication : vous voulez un échantillon de son ADN. La question que je me pose, c'est pour quoi faire ?

— Dorian, je vous demande juste...

— Vous pensez qu'il n'est pas vraiment votre frère ? Ou alors, quelqu'un s'est introduit chez vous pour chier sur le tapis du salon et vous vous demandez si c'est lui qui a fait le coup ?

— Pourquoi est-ce que vous tenez...

— Pour le plaisir de spéculer, répondit Dorian, qui haussa les épaules avant de lui décocher un regard froid comme l'acier. Et puisqu'il est question de comportements étranges, qu'est-ce qui vous prend en ce moment ? Vous êtes absent la moitié du temps, vous faites de la chute libre, vous buvez. Vous croyez que je ne remarque pas ces choses ?

Miles hochait lentement la tête, conscient que sa nuque s'inclinait d'une manière bizarre. Les premiers signes de la chorée de Huntington. Il voyait l'expression troublée sur le visage de Dorian. Il était difficile de lui dissimuler quoi que ce soit.

— Vous avez raison pour l'ADN. Je veux que vous envoyiez ça au labo avec lequel on a déjà travaillé. À faire de toute urgence. Je sais qu'ils

en seront capables si on leur file suffisamment d'argent.

Dorian hocha la tête avec une certaine satisfaction.

— Que doivent-ils chercher ?

— Huntington, répondit Miles, la gorge serrée.

Cette réponse effaça le petit air suffisant sur le visage de son assistante.

— Bon sang. Votre frère pense avoir la maladie de Huntington ? Non, attendez, si vous faites ça à son insu, *vous* pensez qu'il a Huntington ? Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est malade ?

Miles la dévisagea, attendant qu'elle comprenne.

— Oh, merde, lâcha Dorian, qui se laissa choir dans un des deux sièges en cuir Eames face au bureau de son patron. Depuis combien de temps êtes-vous au courant ?

— Une semaine.

— Oh, Miles ! Je suis vraiment désolée. Mais pourquoi... Vous ne l'avez pas encore dit à Gilbert.

— Non.

— Vous attendez le résultat de son test génétique. Pour savoir s'il l'a.

— Oui.

— Est-ce que c'est éthique ?

— Probablement pas, mais je pense que c'est le mieux à faire. Étant donné qu'on m'a diagnostiqué la maladie, il y a de fortes probabilités qu'il l'ait aussi. Quand je lui annoncerai la nouvelle, il ne tardera pas à envisager les conséquences pour lui-même. Et pour sa fille. À ce moment-là, je veux être en mesure de lui dire s'il a des raisons de s'inquiéter.

Dorian se fondit dans son fauteuil, bouleversée.

— Oh, bon sang ! Je suis vraiment navrée. C'est tellement... injuste. (Elle secoua lentement la tête.) Je vais m'occuper du test ADN. De quoi d'autre avez-vous besoin ?

Il ignora la question et resta silencieux plusieurs secondes.

— Vous vous rappelez le groupe qui est passé ici avant-hier ? Du nouveau service de streaming ?

— Oui ?

— J'ai eu l'occasion de discuter avec l'un d'entre eux. Il s'appelait Oscar. Il était aveugle.

— Oui. Un Noir, avec des lunettes de soleil.

— Il est devenu aveugle pour ainsi dire du jour au lendemain. Il avait à peine trente ans. Décollement de la rétine dans les deux yeux. Très rare. On s'est mis à bavarder, et il m'a dit qu'il regrettait de ne pas l'avoir su à l'avance. Il y avait toutes ces choses qu'il aurait voulu voir un jour. Le Taj Mahal. La Grande Muraille. Les chutes Victoria. (Miles dut s'interrompre une seconde.) Son fils.

— Je comprends. Vous pensez aux choses que vous voulez faire... tant que vous le pouvez encore.

Miles regarda Dorian avec un air de reproche, comme si elle n'avait absolument rien compris.

— Non, ce n'est pas du tout ce à quoi je pensais.

— D'accord. À quoi, alors ?

— Peu importe, dit Miles. Faites juste analyser l'ADN de mon frère.

Providence, Rhode Island

Chloé Swanson trouva sa mère à genoux devant sa voiture, manifestement en train de chercher quelque chose. Les deux portières de la Camry étaient ouvertes côté conducteur et Gillian furetait sous le siège avant.

— Maman ? appela Chloé.

— Elle doit bien être quelque part, dit Gillian.

Elle souleva le tapis de sol arrière et passa la main sur la moquette.

— Qu'est-ce que tu cherches ? lui demanda sa fille.

— Ma foutue carte Visa. Je m'en suis servie pour sortir de ce parking. Tu l'insères en entrant et en sortant, et...

Elle avait tellement avancé la main sous le siège du conducteur que Chloé voyait ses doigts remuer de l'autre côté.

— Et quoi ?

— Je sors la carte, la barrière se lève et je veux prendre une seconde pour remettre la carte dans mon portefeuille, mais il y a un connard derrière moi qui klaxonne pour me faire avancer, alors j'avance, je pose la carte sur le siège passager, et

tu sais comment c'est, il y a cette rampe à monter pour sortir, comme un escalier en colimaçon ou un tire-bouchon ou un truc du genre, et quand je suis arrivée à la maison, la carte n'était plus sur le siège. Elle avait glissé. Pourquoi est-ce qu'il n'y a plus de gardiens de parking, comme avant ? Quelqu'un dans une cabine.

Chloé fit le tour de la voiture et ouvrit la portière du passager.

— Je vais chercher de ce côté.

Pendant qu'elles farfouillaient dans les replis et sous les tapis de sol, Chloé annonça :

— Je vais m'absenter quelques jours.

— Quoi ?

— Je vais dans le Massachusetts. Du côté de Springfield.

Gillian avança le siège conducteur et explora l'espace étroit entre le siège et la console centrale.

— Tiens, j'ai trouvé une paille et deux pièces de 25 *cents*. Tu as dit quelques jours ?

— Ouais.

— Tu as pu t'arranger au travail ?

— Je suis en repos mardi et mercredi. Je partirai mardi matin, à la première heure.

— Qu'est-ce qu'il y a, à Springfield ?

— J'y vais pour rencontrer quelqu'un.

Gillian releva la tête, observa Chloé entre les deux sièges avant.

— Pour rencontrer quelqu'un ? Pour la première fois ou quelqu'un que tu connais déjà ?

— Quelqu'un que je n'ai jamais vu. Je l'ai rencontré en ligne.

Gillian s'extirpa de la voiture et se redressa. Elle regardait sa fille par-dessus le toit quand celle-ci leva la main. Elle tenait une carte de crédit.

— Je l'ai trouvée. Elle a dû tomber du siège et se coincer près de la portière.

Elle la fit glisser sur le toit, et sa mère la rattrapa en plaquant la main dessus avant qu'elle dévale la pente de la lunette arrière. Si Chloé s'attendait à un remerciement, elle en fut pour ses frais.

— Quelqu'un que tu as rencontré sur Internet ? Bon Dieu, ça ne va pas, la tête ? Internet ! Le refuge des pervers, des malades et des prédateurs !

— Rien à voir.

— C'était sur un site de rencontre ? Tu ne te fais pas déjà suffisamment draguer dans ton restaurant ?

— Ouais, c'est l'élite, maman. Merci de limiter mes perspectives à cette bande de tarés.

— Donc, c'était bien un site de rencontre ? Tu sais, les gens mentent sur eux-mêmes sur Internet. Tu crois avoir rendez-vous avec George Clooney et tu te retrouves avec Danny DeVito.

— Ce n'est pas un site de rencontre. (Chloé se mordit la lèvre et détourna brièvement le regard, avant de faire face à sa mère.) Tu dois promettre de ne pas te mettre en colère.

— En colère à propos de quoi ?

— Rien qu'à ta tête, je sens que tu vas monter dans les tours.

Gillian fit un effort pour se calmer. Elle posa les mains à plat sur le toit, puis leva tous les doigts pendant une seconde, invitant sa fille à poursuivre.

— J'ai commandé un de ces tests, dit lentement Chloé en cherchant son téléphone dans sa poche.

Gillian pâlit.

— Quel... test ?

— Je suis sûre que tu devines, dit-elle en brandissant son téléphone, avant d'ouvrir l'appareil photo et d'activer la fonction vidéo.

— Bon sang, Chloé, tu sais...

— Tu as promis.

Gillian prit sur elle pour se maîtriser.

— Tu sais ce que j'en pense. Et bon Dieu, arrête de filmer !

— Je réalise un documentaire.

— Arrête ça !

La jeune femme baissa son téléphone et reprit :

— J'ai le *droit*...

— Quel droit ? Montre-moi où il est écrit que...

Chloé explosa.

— J'ai le droit de savoir qui je suis !

Sa mère recula d'un pas, comme sous l'effet d'une bourrasque. Lorsqu'elle prit la parole, sa voix n'était qu'un murmure.

— Quand as-tu...

— J'ai fait envoyer les résultats à la maison de retraite, à grand-père. Je savais que s'ils arrivaient ici, tu flipperais. Ou que, s'ils arrivaient quand je n'étais pas là, tu les jetterais à la poubelle sans même me le dire.

Gillian n'objecta pas. Elle savait que c'était vrai.

— J'ai craché dans ce petit tube et je l'ai envoyé par la poste. D'abord, j'ai reçu un e-mail concernant mon héritage génétique. Genre, je suis à trente pour cent écossaise et à vingt pour cent autre chose, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse. Il y a aussi des tests pour savoir si on est porteur de certaines maladies, mais j'ai pensé qu'à mon âge on s'en foutait, non ? Et puis ça disait que si d'autres personnes ayant fait le test avaient

— Mais... je ne suis rien pour toi, dit-il.

Chloé glissa le bras sous le sien et leva les yeux au ciel.

— Gros débile, dit-elle. Tu es tout pour moi.

Remerciements

Aucun auteur ne travaille tout seul.

Je suis immensément reconnaissant aux gens dévoués de chez HarperCollins, aux États-Unis, au Royaume-Uni et au Canada, pour m'avoir aidé à donner forme à ce livre et à le mettre entre vos mains.

Aux États-Unis, mes remerciements vont à Liate Stehlik, Nate Lanman, Jennifer Hart, Ryan Shepherd, Bianca Flores, Andrea Molitor, Andrew DiCecco, Christine Edwards, Andy LeCount, Mary Beth Thomas, Virginia Stanley, Chris Connolly et Lainey Mays.

Au Canada, je tiens à remercier Leo MacDonald, Sandra Leef, Cory Beatty et Lauren Morocco.

Et au Royaume-Uni, je ne serais arrivé à rien sans l'aide de Charlie Redmayne, Lisa Milton, Claire Brett, Joe Thomas, Rebecca Fortuin, Fliss Porter, Anna Derkacz et Alvar Jover.

Je remercie tout particulièrement mes éditrices chez HarperCollins, Jennifer Brehl (New York) et Kate Mills (Londres), et mon extraordinaire agent, Helen Heller.

Pour son aide sur les questions relatives à l'ADN, je remercie Barb Reid, biologiste légiste en chef au Centre of Forensic Sciences de Toronto. Il va sans dire que toutes les erreurs sont de mon fait.

Enfin, et surtout, je ne saurais dire à quel point je suis redevable aux lecteurs et aux libraires. Les livres existent pour vous et par vous.